

lui offrant tous ses trésors, s'il vouloit enseigner à ses sujets les sciences qu'il cultivoit avec tant de gloire. Théophile, qui régnoit alors à Constantinople, instruit de ce message, connut, avec surprise, le rare mérite de Léon. Il se reprocha l'espece d'indigence où vivoit ce philosophe : il le fit professeur dans les sciences qu'il possédoit si parfaitement, & changea l'église des quarante martyrs en une école, où Léon fit valoir ses grands talens pour le bien public. Mamoun, frustré dans son attente, ne laissa pas d'entretenir un commerce très-intime avec ce sçavant. Il lui envoyoit des présens dignes de lui, qu'il accompagnoit de plusieurs problêmes de géométrie & d'astronomie ; & les solutions qu'il en recevoit, augmentoient tellement son estime, qu'il ne put résister au desir de voir un homme si merveilleux. Pour cet effet, il députa vers Théophile une magnifique ambassade, pour demander à ce prince la permission de laisser venir Léon pour quelque tems à sa cour : il offroit, pour obtenir cette grace, une somme considérable, & de faire avec l'empire un traité perpétuel de paix & d'alliance. Mais l'empereur, ne voulant pas que les Arabes tinssent quelque rang dans le monde sçavant, refusa de consentir à ce que Mamoun desiroit, & nomma Léon évêque de Thessalonique. Ce zèle

de deux grands monarques , l'un pour conserver , l'autre pour obtenir un philosophe digne de leur vénération mutuelle , est le triomphe des sciences & du véritable mérite.

[ 821. ]

Epris des charmes de Touran-Dokht , fille de Haffan , gouverneur de l'Irak-Babylonienne , Al-Mamoun l'épouse solennellement. Rien n'égale la magnificence que le beau-pere du Calife étala dans cette circonstance. Ce seigneur donna à tous les courtisans des bourses de musc , des œufs d'ambre gris , & des esclaves de l'un & de l'autre sexe. Lorsque le monarque alla prendre la princesse pour la conduire au palais impérial , Haffan fit couvrir le chemin par où il passa , de nattes d'or & d'argent. Touran-Dokht étoit assise sur un trône d'or ; mille perles , grosse comme un œuf de pigeon , chargeoient sa tête , & sembloient la rendre rayonnante. Toute la cour & toutes les troupes de la garde du Calife furent défrayées par Haffan , pendant tout le tems qu'il séjourna dans la capitale de son gouvernement.

Les attraits de Touran-Dokht étoient la moindre partie de son mérite : elle les relevoit par un esprit enjoué , capable de

distraire son auguste époux après les pénibles soins du gouvernement. Aussi ce prince l'aima-t-il toujours avec excès. Un jour qu'il vouloit lui donner des preuves de sa tendresse, la princesse, qui avoit pour-lors quelqu'empêchement légitime, lui dit :  
 » Arrêtez, Seigneur ; car il est écrit dans  
 » le livre du prophète : ne faites point  
 » l'œuvre (a) de Dieu avec précipitation. »  
 Ce passage cité à propos réprima la convoitise trop ardente du monarque.

Le pere de Touran-Dokht étant mort, Mamoun défendit qu'on lui en donnât la nouvelle, de peur de l'attrister. Mais la princesse étant entrée dans l'appartement de son époux, & s'appercevant que le Calife ne s'étoit point levé pour la recevoir, elle s'écria sur le champ : « Ah ! mon  
 » pere ! — Qui vous a dit qu'il étoit mort,  
 » demanda Mamoun effrayé ? — Je m'en  
 » suis doutée, répondit-elle, par la ma-  
 » niere dont vous m'avez reçue. »

— [ 822. ] —

Afin de récompenser les grands services de Taher, le Calife confere à ce général,

---

(\*) C'est ainsi que les Musulmans appellent le mariage & ses fonctions.

pour lui & pour sa postérité, le gouvernement du Korassan avec un pouvoir presque sans bornes. Mais cet homme fameux ne jouit pas long-tems de la grandeur à laquelle son mérite l'avoit élevé. Il mourut fort âgé dans sa capitale, regretté des peuples dont il étoit devenu le souverain. Il étoit libéral, prudent, courageux & brave; & possédoit toutes les qualités dont l'heureux assemblage forme les héros. Un jour il fit présent de trois cents mille dinars à un poëte Arabe, pour une petite piéce de vers, dans laquelle l'enfant des Muses Sarafinnes célébroit quelques-uns de ses exploits : « Je vous aurois donné davantage, » lui dit-il, si votre poëme eût été plus » long. » Mais ce n'est peut-être pas là le plus beau trait de sa vie.

[ 823. ]

Trois Arabes étoient unis par les liens d'une amitié si étroite, qu'ils paroissent n'avoir qu'une seule ame. C'étoient, dit l'auteur du Nighiaristan, qui rapporte cette anecdote, c'étoient de ces amis qui sont bons dans tous les tems; car dans la prospérité l'on jouit agréablement de leur compagnie, & l'on en tire du secours & de la consolation dans l'adversité : ils font honneur à la religion, & assaisonnent en même tems tous les plaisirs de la vie. L'un

d'eux, nommé Vaked, étoit dans la dernière indigence, lorsqu'une des fêtes les plus solennelles du Musulmanisme approchant, sa femme lui dit : « Je ne murmure » point contre la providence, de ce qu'elle » nous a réduits dans une situation si déplorable ; & je supporte avec résignation » toutes nos disgraces. Mais voici la grande » fête qui arrive ; & je vous avoue que » j'aurai beaucoup de peine à voir mes enfans avec des habits déchirés, tandis » que ceux de nos plus proches parens seront vêtus avec magnificence. Trouvez, » je vous prie, s'il est possible, quelque expédient qui nous mette à couvert de cette » honte. » Vaked, après avoir long-tems réfléchi sur la demande de sa femme, résolut d'écrire à l'un de ses deux amis ces paroles : « Je suis dans une extrême nécessité, & » la fête approche. » Aussi-tôt que ce généreux ami eut reçu la lettre de Vaked, il lui envoya, pour toute réponse, une bourse remplie d'or. Vaked, surpris de ce présent, se rendit dans le moment chez son ami, pour apprendre de lui-même s'il n'y avoit point de méprise ; mais, dès que cet homme généreux l'eut apperçu, il fit appeller leur troisième ami, & leur dit à tous deux : » Voici tout l'argent que je possède ; trouvez bon que nous le partagions entre » nous, pour subvenir à nos besoins com-

» muns. » Trouveroit-on beaucoup d'amis de cette espece ? Et cependant combien seroient-ils nécessaires aujourd'hui !

✿ [825.] ✿

Ibrahim, ce prince que les rebelles avoient proclamé Calife, se tenoit caché depuis près de sept ans, pour éviter le ressentiment d'Al-Mamoun. Cette prison, quoique volontaire, lui déplut enfin ; & voulant tenter la fortune, il se déguisa en femme, & s'achemina de nuit vers les portes de Bagdad. Mais son destin ne lui fut pas plus favorable que dans le court intervalle de sa grandeur. Arrêté, interrogé par une sentinelle, & n'ayant pas donné une réponse satisfaisante, on le conduit au palais du Calife, où, jusqu'au lever du monarque, il reste sous bonne & sûre garde. Al-Mamoun n'abusa point de son bonheur. Content de voir son ennemi hors d'état de lui nuire, & le croyant assez puni par les tristes suites de sa rébellion, non-seulement il lui pardonna, mais il l'admit encore dans ses plaisirs, & lui fit présent de dix mille pièces d'or.

✿ [826.] ✿

C'est au règne de Mamoun qu'il faut rapporter l'origine de ces alliances contractées pour un tems, si communes mainte-



nant en Orient, même parmi les Chrétiens, qui les appellent des mariages faits à la Carta. Par une promesse écrite, que le juge autorise, l'homme s'oblige envers la femme qu'il prend, de la garder durant un certain nombre d'années, moyennant une somme dont ils conviennent entr'eux. Les fils qui proviennent de cette union arbitraire, appartiennent au mari; la mere est chargée des filles; elle les emmene quand le terme est expiré, & son douaire, que son époux lui rend avec les intérêts, sert à sa subsistance & à l'éducation de ses filles. Souvent ces baux matrimoniaux, si l'on peut s'exprimer ainsi, se réiterent; l'époux & l'épouse, contents l'un de l'autre, après un essai de plusieurs années, contractent alors une union durable, & d'autant plus solide, qu'elle est resserrée par les nœuds de l'amitié, & fortifiée par l'habitude. Si cet usage étoit établi parmi nous, on verroit, sans doute, moins d'époux mécontents, & des épouses plus fidèles.

[ 828. ]

Al-Mamoun rend un édit, par lequel il ordonne de croire purement & simplement que l'Alcoran est créé. Tous ceux qui soutenoient l'opinion contraire, s'élèvent contre ce décret. Un schisme nou-

veau se forme dans l'empire. Le Calife s'arme de toute sa puissance, pour subjuguier les consciences. Tous les docteurs, qui prêchoient l'éternité de l'Alcoran, sont obligés de garder le silence, ou sont chargés de fers, & jettés dans les cachots. Jamais la tyrannie n'avoit fait un pareil acte de despotisme. Plusieurs, chez qui l'opiniâtreté tenoit lieu de zèle, osèrent provoquer le monarque. Plus la persécution paroissoit terrible, plus leur fanatisme s'enflammoit. Ils demandoient la mort, pour sceller de leur sang une vérité qu'ils disoient être nécessaire au salut; & souvent on se rendoit à leurs vœux.

[830.]

Un Juif, appellé Jacob-Ben-Ishak-Al-Kendi, que nous connoissons sous le nom d'Alkindus, s'étoit fait une grande réputation par le moyen de l'astrologie judiciaire, & passoit pour un fameux Magicien, c'est-à-dire pour un habile imposteur. Les docteurs Mahométans le traduisirent un jour devant le Calife; & pour le confondre, ils lui demanderent, en présence de ce prince: «Quel est donc ce grand mérite qui vous élève au-dessus des autres?» — C'est que vous ignorez ce que je sçais, leur répondit Jacob, & que je sçais ce que vous ignorez, — Prouvez

» votre sçavoir , répliquèrent les docteurs ;  
 » & , puisque vous excellez , dites-vous ,  
 » dans la divination , voyons ce que vous  
 » sçavez faire. » Alkindus accepte le défi.  
 Le plus habile des docteurs est choisi pour  
 lutter contre ce redoutable adversaire.  
 L'un & l'autre décrivent un cercle , au  
 milieu duquel ils se placent ; & le Musul-  
 man écrit deux mots sur un papier qu'il  
 ferme , & qu'il présente au Calife , afin  
 que Jacob devinât ce qu'il contenoit. L'é-  
 preuve étoit difficile ; l'hébreux paya d'au-  
 dace. Il prend ses livres & ses instrumens  
 de mathématiques , calcule , combine ; &  
 après quelques instans de méditation , il  
 dit hardiment au docteur : « Des deux  
 » mots que vous avez écrits sur le papier ,  
 » le premier signifie une plainte , & le se-  
 » cond un animal. » Al-Mamoun ouvre  
 aussi-tôt le papier , & y voit ces mots :  
 » Assa Moussa , la verge de Moÿse. » Plein  
 d'admiration pour Jacob , il lui prouva  
 sur le champ son estime ; & le soin que  
 prit le monarque de publier sa victoire ,  
 fut pour les docteurs une nouvelle morti-  
 fication , qui mit le comble à leur haine.  
 Afin de se défaire d'un rival si terrible , ils  
 fusciterent un de leurs disciples pour le  
 poignarder. Le disciple , armé d'un cou-  
 teau , vint trouver Jacob , sous prétexte  
 d'apprendre , sous lui , les sciences qu'il  
 cultivoit

eultivoit avec tant de succès, Alkindus étoit instruit des mauvais desseins de ce Musulman. « Mon ami, lui dit-il d'un ton ferme, en l'appercevant, vous êtes entré ici dans l'intention de me tuer; mais quittez promptement cette résolution avec le couteau que vous portez, & je vous recevrai dans mon école. » Cet homme, frappé du dernier étonnement, jetta son couteau, lui demanda pardon, & devint un de ses plus zélés disciples.

[832.]

La guerre s'allume entre l'empire Grec & celui de Mahomet. Théophile, on ne sçait pour quelle raison, avoit fait passer au fil de l'épée près de seize cents citoyens d'une ville qui vivoit sous la protection des Califes. A la nouvelle de cet attentat, Al-Mamoun, plein de fureur, se met à la tête de ses troupes, entre sur les terres des Chrétiens, renverse tout ce qui s'oppose à son passage, prend plus de trente villes ou forteresses, emporte la riche cité de Lulua, défait l'empereur, & l'oblige de se soumettre de nouveau au tribut imposé à ses prédécesseurs.

[833.]

Le Calife revenoit triomphant dans ses  
*An. Arabes.*

Cc

états, lorsque, s'étant avancé vers la source du fleuve Badandun, séduit par la beauté & la fraîcheur de ses eaux, il s'y baigna. Au milieu du plaisir qu'il éprouvoit, il ne put s'empêcher de s'écrier : « Quelle volupté s'empareroit de mes sens, si j'avois actuellement des dattes fraîches d'Azad ! » A peine eut-il prononcé ce mot, que les courtisans, empressés à lui plaire, lui dirent qu'il venoit d'arriver au camp des mulets qui en apportoient une grande quantité. Trouvant de quoi se satisfaire, il en mangea avec tant d'excès, & but ensuite tant d'eau du Badandun, qu'une fièvre violente le mit en peu de jours au tombeau. Avant d'expirer, son médecin & plusieurs autres Musulmans, qui suspectoient sa croyance, le prièrent humblement de faire sa confession de foi, & de manifester ses sentimens à ceux qui l'entourerent. Il voulut les satisfaire ; mais, la parole lui manquant tout-à-coup, il ne put faire entendre que ces mots : « O toi, qui ne meurs point, daigne avoir pitié d'un pauvre mourant ! » Ce furent ses dernières paroles. Il étoit dans la quarante-huitième année de son âge, & dans la vingtième de son règne. Ce fut, sans contredit, le plus grand & le plus illustre des princes Abbassides. Ce n'est pas qu'il n'eût de grands défauts : mais quel souverain,

& sur-tout quel despote à jamais ignoré le joug des passions ? Il disoit souvent : « Si les hommes sçavoient quel fonds de clémence je possède, les plus coupables s'empresseroient continuellement autour de moi ! » Il combla de faveurs les descendans d'Ali , & leur rendit les biens dont ses prédécesseurs les avoient dépouillés. C'est lui qui fut véritablement le pere des sciences parmi les Sarafins. Il suffisoit qu'on fût instruit dans quelque art, & qu'on s'y distinguât, pour tenir un rang honorable à sa cour, pour participer à ses bienfaits. Il épuisa ses trésors, pour attirer à Bagdad tous les sçavans personnages dont le mérite illustroit son empire ou les états voisins ; &, curieux de s'instruire sous de si grands maîtres, il leur donnoit tout le tems que lui laissoient les affaires. Quel bonheur pour l'esprit humain, si un tel prince eût siégé sur le trône de Mahomet, lorsque pour la première fois les Sarafins prirent Alexandrie, & brûlerent la fameuse bibliothèque de cette métropole ! La devise d'Al-Mamoun étoit : « Demandez à Dieu, & il vous donnera. »



## MOTASEM-BILLAH.

[834.]

**A**L-MAMOUN, avant sa mort, avoit déclaré pour son successeur Motasem, son frere, au préjudice d'Al-Abbas, son fils, & de son autre frere Kafem, qui, suivant l'ordre de l'hérédité établi par Haroun-Al-Rashid, devoit monter sur le trône après lui. On murmura d'abord contre cette espece de désobéissance aux volontés paternelles ; mais la soumission volontaire des deux princes étouffa toute semence de discorde, & leur exemple fut bientôt suivi par tous les officiers de l'armée, & par toutes les personnes de la cour, qui, d'une voix unanime, proclamerent Motasem.

[835.]

A peine le nouveau monarque étoit-il assis sur la chaire de Mahomet, qu'on vint lui annoncer qu'une troupe de rebelles commettoit depuis long-tems d'horribles ravages dans la Perse & dans l'Irac-Perfienne. Elle avoit pour chef un imposteur, appelé Babec, qui prenoit le titre de Pro-

phète, se déchaînoit contre la constitution civile & ecclésiastique du Musulmanisme, & donnoit au culte nouveau qu'il annonçoit, le nom de religion de joie & de plaisir. Ses maximes voluptueuses lui firent une multitude de prosélytes. Il les débitoit d'abord dans le secret ; mais bientôt, se voyant assez fort pour les prêcher l'épée à la main, il amassa trois cents mille hommes, à la tête desquels il essaya de propager sa doctrine, en ruinant les villes, en désolant les provinces. Motasem fit marcher contre lui des troupes moins nombreuses que les siennes, mais plus aguerries. Babec osa voler à leur rencontre. Soixante mille fanatiques, qu'il avoit séduits, furent les victimes de sa témérité dans un premier combat. Une seconde bataille lui enleva plus de cent mille hommes ; enfin une troisième acheva d'épuiser ses forces, & l'obligea de chercher un asile dans les monts Gordiens, avec les débris de sa puissance.

[ 836. ]

Le Calife, suivant le projet de son frere, par rapport aux matieres de religion, persécuté avec fureur tous ceux qui nient la création de l'Alcoran. Hanbal, chef de la quatrième secte des Sonnites, ayant refusé de se soumettre à l'édit, fut fouetté,

par ordre du monarque, avec tant de barbarie, qu'il fut presque écorché vif, & tomba en défaillance; après quoi on le mit en prison. Abu-Haroun, autre docteur célèbre, auroit subi le même traitement, s'il n'eût pas eu recours à un subterfuge ingénieux. Il convint que l'Alcoran avoit été placé, donné & institué par l'Eternel, & que tout ce qui étoit de cette espece étoit créé; mais il ne voulut pas énoncer en autant de termes la conséquence qui dériveroit naturellement de ces prémises. En un mot, il avoua que l'Alcoran avoit une des propriétés essentielles des créatures; & l'on se contenta de cette concession.

[837.]

Babec se soutenoit depuis près de deux ans dans sa retraite, où il étoit bloqué par les troupes du Calife, se défendant pied à pied, & faisant acheter les victoires. Enfin il se vit contraint de se renfermer dans la seule forteresse qui lui restoit. Il y soutint un siège de plusieurs mois, avec une valeur capable d'illustrer un homme de bien. Mais, quand il vit que la place ne pouvoit plus résister, il se sauva, déguisé, en Arménie, avec Abdallah, son frere, & Moavie, son général. Sahel, officier Arménien, qui le connoissoit, l'engagea par des offres de service & par de

grandes marques de respects à se remettre entre ses mains. Il le traita en grand roi, jusqu'au moment où la table étant servie, Sahel se mit à son côté. Babec surpris, lui demanda comment il osoit prendre la liberté de se placer à sa table, sans y être invité? « Il est vrai, grand roi, que j'ai » fait une faute, répartit Sahel, car qui » suis-je, pour mériter d'être à la table de » Votre Majesté? » &, faisant venir sur le champ un forgeron, il lui dit, par une ironie sanglante: « Etendez vos jambes, grand » roi, afin que cet homme vous mette les » fers aux pieds. » Sahel l'envoya ensuite au général du Calife, quoiqu'il offrît une somme considérable pour sa rançon, après avoir fait violer en sa présence sa mere, sa sœur & sa femme, comme cet importeur le pratiquoit à l'égard de ses prisonniers. On le conduisit au Calife; &, par l'ordre de ce prince, on lui coupa les bras & les jambes; on lui ouvrit le ventre, & ensuite on lui trancha la tête. Cet homme avoit résisté, durant près de vingt ans à toute la puissance des Califes. Dans le tems de sa domination, il avoit cruellement massacré deux cents cinquante mille personnes, parce qu'il ne respectoit ni âge, ni sexe, ni condition. Un de ceux dont il se servoit pour ces barbares exécutions, ayant été fait prisonnier, ayoya

qu'il avoit mis à mort, de ses propres mains, par ordre de son maître, vingt mille Mahométans, ajoutant qu'il ne sçavoit pas le nombre de ceux que ses camarades avoient exécutés.

[838.]

L'empereur Théophile, croyant profiter du changement de souverain, entre dans les provinces Musulmanes avec une armée de cent mille hommes, & vient assiéger Zabatra. Il la trouve sans défense ; il l'emporte au bout de trois jours ; il fait égorger tous les hommes en état de porter les armes, & emmène en captivité les femmes & les enfans. Parmi ces infortunées, se trouva une princesse de la famille d'Abbas, qui, étant arrêtée par un officier Grec, s'écria : « O Motašem ! » venez à mon secours. » L'officier, en la chargeant de fers, lui dit, pour se moquer d'elle : « Voilà Motašem avec son cheval pie, qui accourt, sauvons-nous. » Cette aventure ayant été rapportée au Calife, quelque tems après, il en fut tellement touché, qu'il jura de tout entreprendre pour mettre cette dame en liberté. Il assemble sur le champ ses troupes, quoiqu'au milieu de l'hiver, & va chercher Théophile pour punir ses excès. Mais, tandis qu'il étoit en route, l'empereur s'em-

paroit de Malatia, en Cappadoce, & de plusieurs autres villes, dont il traitoit les habitans avec la plus affreuse barbarie, immolant les uns, faisant arracher aux autres le nez, les yeux, les oreilles & la langue. Enfin le Calife le joignit, avec une armée plus formidable encore qu'aucune de celles que ses prédécesseurs avoient mises en campagne contre les Chrétiens. Il la partagea en plusieurs corps, qui pénétrèrent dans l'empire Grec, par différens côtés, & qui ruinèrent un grand nombre de forteresses & de villes, avant qu'il paroisse personne pour leur disputer le terrain. Ancyre fut réduite en cendres; & Théophile n'apprit ces tristes représailles, que lorsqu'il n'étoit plus tems de s'y opposer. Mais ce n'étoit encore que le prélude de la vengeance que Motasem méditoit. L'empereur avoit détruit Zabatra, patrie de ce prince. Le Calife fit graver sur les boucliers de tous ses soldats le nom d'Amorium, ville de Phrygie, où le monarque Chrétien étoit né, dans le dessein de la renverser de fond en comble. Théophile, instruit de ce projet, voulut le prévenir. Il accourt avec ses troupes vers Dorylée, à trois lieues d'Amorium. Ses officiers lui conseillent d'éviter une action générale avec les Arabes, dont les forces étoient plus redoutables que celles des

Grecs , & de transporter les citoyens d'Amorium en quelque lieu sûr. Mais l'empereur , rejetant cet avis capable de le déshonorer , se détermine à tout risquer pour défendre la cité qui l'a vu naître. Il y envoie une bonne garnison , dans le tems que le Calife se dispose à l'investir ; & bientôt les deux nations se trouvent en présence. On donne le signal. On s'approche. Les rangs se confondent. On combat avec fureur. D'abord les Arabes cèdent. On les presse. On les enfonce. Mais les vainqueurs , affaillis tout-à-coup par dix mille Turcs que le Calife avoit mis en embuscade , sont forcés de reculer à leur tour. Bientôt leur déroute devient générale. Ces nombreux bataillons qui , naguères , couvroient des plaines immenses , disparaissent comme l'ombre. Théophile seul , environné d'un corps de Persans qui se font immoler à ses côtés , résiste jusqu'à la nuit , dont les ténèbres favorisent sa fuite. Plus de trente mille Chrétiens furent les victimes de cette sanglante bataille. Le Calife victorieux se jette aussi-tôt sur Amorium , qu'il assiège durant cinquante-cinq jours. Un citoyen apostat lui en ouvre les portes. Il y entre avec l'appareil effrayant des supplices. Cinquante mille habitans furent mis à mort. Un pareil nombre fut réduit à l'es-

clavage. Mais ce qui flatta fenfiblement Motaſem, c'eſt que, par un bonheur particulier, il brifa les fers de cette dame Abbaffide, qui avoit imploré ſon ſecours au commencement de la guerre, & qui pour-lors ſe trouvoit dans la ville aſſiégée. Amorium fut rafée; & le Calife, après avoir forcé Théophile à demander la paix, revint en triomphe dans ſes états.

Arrivé dans ſa capitale, une conjuration formée pour élever Abbas, fils d'Al-Mamoun, ſur le trône, penſa l'y faire périr. Le complot fut découvert la veille de ſon exécution. Les conjurés expirèrent dans les plus affreufes tortures; & le malheureux Abbas fut enfermé dans une priſon où on lui donnoit à manger, mais point du tout à boire: de ſorte qu'une ſoiſ ardente termina triſtement ſes jours.

[839.]

Motaſem, s'étant égaré dans une partie de chaffe, rencontre ſur ſa route un vieillard dont l'âne étoit tombé avec ſa charge dans un borbier. Le Calife l'aperçoit: l'humanité parle dans le cœur du deſpôte: il deſcend de cheval, vole au ſecours de ce bon homme, fait mille efforts pour relever ſa bête, en gâtant ſes habits; &, auſſi-tôt qu'il eut rejoint les

fiens , il lui fait donner quatre mille pièces d'or.

✿ [ 840. ] ✿

Salmavia, médecin de Motasem, tombe dangereusement malade. Le Calife, apprenant qu'il est à l'extrémité, vient le voir tout en pleurs, & lui demande qui prendra soin de sa santé s'il vient à mourir. » L'intrigant Yahya, répondit l'Esculape moribond; mais, seigneur, gardez-vous bien de ses remèdes composés. » Salmavia étant mort, Motasem fut si affligé de l'irréparable perte qu'il faisoit, qu'il s'écria douloureusement : » Ah ! je le suivrai bientôt, car c'est à son habileté que je suis redevable de ma conservation & de ma vie. » Il refusa de prendre aucune nourriture le jour que ce médecin mourut; & , faisant apporter une bière dans son appartement, il lui fit des funérailles avec des cierges allumés & des parfums, à la manière des Chrétiens.

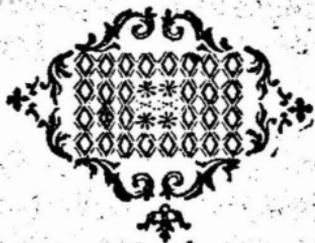
✿ [ 841. ] ✿

Ce n'étoit pas sans raison que Motasem pleuroit son médecin. Salmavia, qui connoissoit parfaitement son tempérament, le faisoit saigner deux fois par an, & lui

donnoit quelques remèdes fort doux, à la faveur desquels il jouissoit d'une santé ferme & solide. Yahya, qui lui succéda, suivit une méthode opposée : la constitution du monarque s'altéra, & ce changement de régime le mit, en moins de vingt mois, au tombeau. On remarque qu'il étoit âgé de quarante-huit ans lorsqu'il mourut ; qu'il étoit pere de huit fils & de huit filles ; qu'il étoit le huitieme Calife de la maison des Abbassides ; qu'il étoit né le huitieme jour du huitieme mois de l'année Arabique ; qu'il régna huit ans, huit mois & huit jours ; qu'il avoit donné huit batailles ; qu'il avoit huit mille esclaves, & qu'il laissa huit millions d'or dans ses coffres. Les fréquentes séditions du peuple de Bagdad l'obligerent à fixer son séjour à Samarra, dont il étoit le fondateur. Il avoit dans les écuries de cette ville cent trente mille chevaux pies. Un jour il lui prit fantaisie de faire pendre au cou de chacun un sac plein de terre, & la leur fit porter à une place de la ville qu'il avoit marquée. Toute cette terre, ainsi amassée, forma une terrasse assez élevée, sur laquelle il fit bâtir un grand fallon, d'où il pouvoit découvrir tout ce qui se passoit dans la ville ; & c'est cette terrasse qui fit appeller Colline des sacs, le magnifique palais de Samarra.

Motafem avoit le teint blanc, le visage beau, les cheveux blonds, la barbe longue, la poitrine large; il étoit bien fait & de moyenne taille, & si robuste que, si l'on en croit quelques historiens Arabes, il levoit de terre un poids de mille livres, & le portoit à plusieurs pas. Il étoit brave, & régulier à s'acquitter des devoirs de sa religion. Il prenoit cette devise, qui marquoit la vivacité de sa croyance :  
 » L'Eternel est l'assurance de Motafem, fils  
 » d'Al-Rashid, & il croit en lui. » Il fut le premier Calife qui ajoûta le nom de Dieu au sien; car il se fit appeller Motafem-Billah, qui signifie celui qui est conservé & défendu par la grace de Dieu. Cet exemple fut suivi par plusieurs de ses successeurs, qui prirent les surnoms de Billah, en Dieu; de Beemrillah, par l'ordre de Dieu; d'Abdallah, sur Dieu ou en Dieu, & de Ledinillah, pour la foi en Dieu, ou pour le service de Dieu. Ce prince favorisa les sciences, comme son prédécesseur. Jamais on ne vit tant de troupes sur pied que sous son règne; mais cette magnificence militaire, dont il transmit le goût à ses successeurs, causa dans la suite la ruine de sa maison. En effet, afin d'augmenter le nombre des guerriers qu'il vouloit armer pour la défendre, il fit connoître à son peuple les milices Tur-

ques, dont l'insolence, croissant de jour en jour par la protection du souverain, alla jusqu'à tyranniser le souverain même, & à renverser sa puissance. Il aimoit le faste. Il multiplia prodigieusement le nombre des valets de sa cour, pour lesquels il fit faire cinquante mille petits paniers, dont ils se servoient quelquefois pour porter leurs provisions. Mais toutes ces profusions n'épuisèrent point ses peuples: les revenus immenses des Califes ne pouvoient tarir qu'entre les mains d'un monarque excessivement prodigue, & ce n'étoit pas le défaut de Motafem; puis qu'outre les huit millions d'or dont on a parlé, on en trouva quatre-vingt mille d'argent dans ses trésors lorsqu'il mourut.





## VATHEK - BILLAH.

[ 842. ]

CE prince, fils aîné du monarque défunt, fut proclamé le jour même des obsèques de son père. A peine eut-il pris les rênes de l'administration publique, qu'il déposa les juges & les ministres de l'empire, & leur extorqua de grosses sommes pour des crimes vrais ou prétendus. Puis il en nomma d'autres, qui furent aussi obligés de payer cher l'honneur que le prince leur faisoit de les choisir.

[ 844. ]

Les Musulmans & les Chrétiens, malgré les traités de paix, se faisoient depuis long-tems une guerre très-vive, dont une foule de peuples, de l'une & de l'autre nation, déploroient les suites dans une triste servitude. On convient de part & d'autre de la liberté de ces infortunés, & l'échange se fait dans les environs de Tarse en Cilicie. De tous les Musulmans, on ne délivra que ceux qui admettoient la création de l'Alcoran, & leur nombre ne passa

passa point fix mille. Les autres, dont la multitude étoit immense, aimerent mieux languir dans les fers, que de trahir leur conscience, en fouscrivant à une opinion qui les révoltoit.

[ 845. ]

Vathek-Billah persécute avec la dernière cruauté tous ceux qui défendent l'éternité de l'Alcoran, & qui ne veulent pas croire que l'on ne verra point Dieu des yeux du corps dans le ciel. Toutes les provinces de l'empire sont remplies d'échafauds, les prisons sont comblées; on compte plus de quatre millions de Musulmans immolés ou chargés de fers pour cette cause. Tant de rigueur pour une question chimérique, qu'il eût mieux valu laisser dans le silence où elle restoit depuis Mahomet, excite les murmures. On cabale. Ahmed, célèbre docteur de la secte opposée au Calife, & que l'on appelloit le conservateur des traditions prophétiques, anime ses disciples à conspirer contre un prince devenu le bourreau, le fléau de ses peuples. Il gagne un grand nombre des principaux seigneurs de Bagdad, & la plûpart des docteurs qui se trouvoient dans cette ville au nombre de trois mille; & ces prosélites forment la

*An. Arabes.*

D d



résolution de détrôner Vathek, & d'élever Ahmed lui-même au Califat. Mais la conjuration est découverte; Ahmed est arrêté dans sa maison, la veille du jour où elle devoit éclater, & le gouverneur de Bagdad l'envoie chargé de chaînes à Samarra, où le Calife faisoit sa résidence. Arrivé dans cette ville, on le conduit devant Vathek, qui, sans lui parler de la conjuration, le presse d'adopter l'opinion du souverain. Le docteur ne daigne pas lui répondre; & le prince, irrité de ce mépris, tire son ciméterre & lui tranche la tête de sa propre main.

[846.]

Le Calife aimoit la bonne chère & les femmes; l'excès de ces deux plaisirs destructeurs lui cause une violente hydro-pisie. Un célèbre médecin vient à bout de le guérir, & lui conseille d'abandonner des voluptés, dont la funeste jouissance le conduiroit au tombeau. Mais, loin de profiter de cet avis salutaire, sentant que la maladie & l'usage immodéré avoient émouffé sa vigueur, il ordonne à son médecin de lui indiquer un remède propre à ranimer & à irriter l'instrument de sa passion. Le médecin refuse long-tems d'obéir, & lui représente le danger auquel il

s'expose. Le Calife ne veut rien entendre ; il le menace , & l'Esculape intimidé l'assure que s'il veut prendre seulement trois onces de chair de lion , préparée dans du vinaigre rouge , il sera satisfait au-delà de ses desirs. Le voluptueux Vathek fait usage de cette étrange recette ; mais bientôt l'hydropisie renaît avec plus de malignité. Envain on a recours à toutes les ressources de l'art : la maladie devient mortelle , & ce prince expire victime de son infâme débauche , à l'âge de trente-quatre ans. Quelques instans avant que de rendre l'ame , il se prosterna le visage contre terre , & s'écria : « Roi céleste , dont » le règne ne finira jamais , ayez pitié » d'un pauvre prince , dont le règne est » passager & de courte durée ! » Malgré ses vices , Vathek avoit quelques vertus. Il étoit généreux , vaillant , grand admirateur de la poésie Arabé , récompensant avec une libéralité vraiment royale tous ceux qui y excelloient. Il étoit très-charitable ; & , sous son règne , on ne vit point de ces êtres inutiles , dont l'unique occupation est de séduire les citoyens , en affectant une indigence trompeuse ou des infirmités factices. Il fut aussi le protecteur des sciences , qu'il cultivoit lui-même avec succès. Il excelloit sur-tout dans l'astrolo-

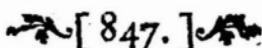
gie , dans la poësie & dans la musique ; dans laquelle il surpaffoit tous les artistes de son siècle , foit pour la composition , foit pour l'exécution. Il avoit l'œil si terrible , qu'ayant , un peu avant sa mort , lancé un regard de colere sur un domestique qui avoit commis quelque faute , cet homme en perdit connoissance , & se renversa sur un autre qui étoit près de lui ; & , par un accident assez extraordinaire , il arriva que , ce prince étant mort , une fouine se gliffa sous le linge qui lui couvroit le visage , & lui arracha ce même œil , dont les regards étoient si redoutables.

P. C. Monumental de la Alhambra y Generali  
CONSEJERIA DE CULTURA

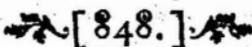


JUNTA DE ANDALUCIA


 MOTAVAKKEL - AL - ALLAH.


 [ 847. ]

**V**ATHEK laissoit un fils, mais ce prince étoit trop jeune pour officier dans la mosquée, & pour gouverner par lui-même, ce qui engagea Vafif, chef de la milice Turque, dont le crédit étoit puissant, à concourir avec les autres grands pour élever sur le trône Motavakkel-Al-Allah, frere du Calife défunt. Envain Mahomet, visir de Vathek, voulut s'opposer à cette élection, & soutenir les droits du fils de son maître; le choix de Vafif fut ratifié par la soumission de toutes les provinces de l'empire.


 [ 848. ]

Le premier usage que le nouveau souverain fit de sa puissance, fut de se venger des mauvais services que lui avoit rendus Mahomet, & sous le règne, & après la mort de son frere. Il le fit arrêter; &, par son ordre, on lui donna sur le ventre & sur le dos cent coups de bâton. Ensuite on le jeta dans un cachot, où, durant plusieurs jours & plusieurs nuits, un homme fut chargé de l'empêcher de

dormir. On lui permit enfin de prendre quelque repos ; Mahomet dormit durant vingt-quatre heures , & ne se réveilla que pour être précipité dans un fourneau de fer , garni intérieurement de pointes qu'on avoit fait rougir. Supplice horrible , mais que les vices de ce ministre semblent excuser. Il étoit hautain , plein d'un sot orgueil , sans honneur , impitoyable : il joignoit à la plus sordide avarice une ambition sans bornes. Jamais il n'avoit rendu service à personne ; & sa maxime favorite étoit que la pitié est une foiblesse , & la libéralité une sottise.

[ 849. ]

Les Chrétiens & les Juifs , répandus dans l'empire , jouissoient depuis long-tems d'un calme assez profond ; & , quoiqu'ils fussent obligés de payer régulièrement le tribut , leur servitude étoit assez douce , lorsqu'un démon , ennemi de leur bonheur , inspira au Calife le dessein d'appesantir leur joug. Il leur ordonne de porter , outre les marques distinctives imposées par ses prédécesseurs , une large ceinture de cuir , semblable à celle qu'on mettoit aux esclaves ; d'avoir sur leurs portes des figures peintes de diables , de pourceaux & de finges ; & il leur défend de se servir d'étriers de fer , & d'aller à cheval , ne

leur permettant de monter, dans leurs voyages, que des ânes ou des mules. Cette loi est encore en vigueur parmi les Turcs.

Dans le même tems, un fameux imposteur, nommé Mahmoud, prétendit qu'il étoit Moyse ressuscité, & joua si bien son personnage, qu'il se fit un grand nombre de partisans. On l'arrêta; & tous ses profélytes l'accompagnèrent lorsqu'il fut conduit devant le Calife. Ce prince, ayant écouté les extravagances qu'il débitoit, le condamna à recevoir dix soufflets de chacun de ses sectateurs; ensuite il lui fit donner la bastonnade sur la plante des pieds jusqu'à ce qu'il expirât. Tous ses disciples furent mis en prison, d'où ils ne sortirent qu'après avoir recouvré leur bon sens.

[ 850. ]

Motavakkel partage le droit de la succession au Califat entre ses trois fils, Montaser, Motaz & Moaviad, suivant l'ordre de leur naissance. Il leur donne à chacun deux étendards, un noir & un blanc; le premier destiné à les faire reconnoître pour héritiers présomptifs de la couronne; & le second, à marquer la qualité de lieutenans de leur pere, qui leur assigna, en trois portions égales, le gouvernement de l'empire.

[ 851. ]

Le Calife se déclare l'implacable ennemi des Alides, & défend, sous peine de mort, d'aller désormais en pèlerinage au tombeau du chef de leur famille. Par un nouvel édit, il ordonne que le mausolée d'Hosseïn, fils d'Ali, que l'on alloit révéler dans la plaine de Kerbela, où il avoit été tué, soit entièrement rasé; & pour n'en laisser aucune trace, il ne se contente pas d'en faire labourer la terre, il fait encore passer un canal par-dessus. Mais, si l'on en croit les Shites, sectateurs de cette maison, l'eau du canal s'arrêta à la vue du tombeau, ce qui la fit appeler Haïr, c'est-à-dire étonnée & respectueuse. Ils ajoutent qu'après que Motavakkel eut donné cet ordre impie, il vit en songe Ali, qui lui reprocha les outrages dont il accabloit ceux de son sang, & lui donna sept coups avec la fameuse épée dont Mahomet s'étoit servi dans toutes les batailles qu'il avoit livrées. Effrayé de cette vision, le monarque consulta ses devins. Ils lui répondirent unanimement qu'il étoit menacé de quelque grand malheur, en punition de la haine qu'il portoit aux descendans du prophète, ce qui se vérifia dans la suite.

[853.]

Un chrétien Arabe, appelé Honain, devient, par son habileté dans la médecine, le favori du Calife. Honain, après s'être formé sous les plus célèbres maîtres dans sa patrie, avoit séjourné long-tems parmi les Grecs, où il avoit acquis les plus rares connoissances. Revenu dans son pays, il avoit surpassé tous ses compatriotes, qui le regardoient comme le prodige de son siècle. La renommée le fit connoître à Motavakkel. Ce monarque voulut le voir; & , l'ayant mandé à sa cour, il fut si satisfait de sa conversation, qu'il résolut de se l'attacher par ses bienfaits. Cependant, comme il étoit chrétien, & qu'il avoit demeuré bien du tems à Constantinople, le Calife, soupçonnant qu'il pourroit entreprendre quelque chose en faveur de l'empereur, craignoit de se fier à lui. Il crut qu'il étoit prudent de l'éprouver avant que de lui donner sa confiance. Il le fit donc revêtir d'une robe magnifique; & , après lui avoir assigné une pension de cinquante mille drachmes par an, il exigea, pour premier service, qu'il lui préparât un poison subtil, pour faire périr un de ses ennemis si secrettement, qu'on

ne pût le soupçonner d'avoir part à sa mort. Honain refuse de se prêter à ce crime. « Seigneur, lui dit-il avec une » noble hardiesse, je ne sçais préparer que » des remèdes utiles au genre humain. » Le monarque, n'ayant pu, ni par promesses ni par menaces, le faire condescendre à ses desirs, l'envoie en prison. Il y reste durant un an, exposé à toutes les rigueurs qu'entraîne après soi la disgrâce du souverain. Enfin, après ce terme, le Calife le fait amener devant lui, & le menace de le faire mourir sur le champ s'il refuse davantage de lui obéir. Honain demeure inébranlable. « Homme généreux, » lui dit alors le despote, prends courage, » ta rare vertu me charme; je m'aban- » donne à toi pour toujours. Mais, dis- » moi, qui a pu t'inspirer tant de constan- » ce, à la vue des supplices dont je te » menaçois? — Deux choses, Seigneur, » répondit le vertueux médecin: ma re- » ligion & ma profession. La première » m'ordonne de faire du bien à mes en- » nemis, & de ne point faire de mal à » mes amis. La seconde n'a été établie que » pour l'avantage du genre humain; & » en y entrant, j'ai juré solennellement » de n'avoir jamais part à aucune prépa- » ration nuisible ou mortelle. » Cette réponse mit le comble à l'admiration du

Calife, qui lui fit présent d'une riche garde-robe & d'une somme considérable; de sorte que, durant quelque tems, il parut être le premier homme de la cour. Mais un Chrétien, jaloux de sa fortune, l'accusa de profanation & d'infidélité auprès du monarque, & anima tellement le clergé contre lui, qu'il fut excommunié. Cette disgrâce fut si sensible à Honain, qu'il mourut subitement la nuit suivante; & l'on crut généralement qu'il avoit abrégé ses jours par le poison.

[ 854. ]

La supercherie d'un prêtre industrieux excite dans l'empire Grec une violente persécution contre les images. Par le moyen d'un tuyau de plomb, il faisoit croire au peuple qu'il sortoit du lait du sein d'une figure de la sainte vierge. On couroit en foule à cette image miraculeuse; & la piété publique enrichissoit l'imposteur sacré. La fraude fut découverte; & l'empereur en fut si fort irrité, qu'il fit décapiter le prêtre, & défendit à tous ses sujets d'adorer les images: ce qui lui paroissoit une véritable idolâtrie. Cet édit alluma le zèle des Chrétiens Arabes, & des évêques qui vivoient sous l'empire du Calife. Quelques Musulmans mêmes entreprirent de prouver, au mépris des principes de leur religion, que le culte

raisonnable des images n'avoit rien que de bon en soi. Le monarque Grec fut touché de leurs raisons, & révoqua son édit peu de tems après l'avoir rendu.

[ 855. ]

Le docteur Hanbal, chef de la quatrième secte des Sonnites, meurt dans un âge avancé, avec le mérite d'avoir beaucoup souffert pour soutenir l'éternité de l'Alcoran & la vision corporelle de Dieu dans le ciel. Il y eut aux funérailles de ce docteur un concours de huit cents mille hommes & de soixante mille femmes, qui tous professoient sa doctrine; & l'on rapporte, comme un évènement digne de remarque, que le jour même qu'il expira, vingt mille Chrétiens, Juifs & Mages, embrassèrent l'Islamisme. Motavakkel, plus sage que ses prédécesseurs, avoit appaisé les troubles de religion, & cessé de persécuter ceux qui ne pensoient pas comme lui.

[ 859. ]

Les historiens Orientaux appellent le règne de Motavakkel le règne des prodiges. Ils ont regardé comme tels une foule d'évènements naturels, mais extraordinaires. Il y eut dans le Tabrestan plusieurs tremblemens de terre, accompagnés d'un

bruit épouvantable, qui ruinerent quantité de villes & de bourgs, & ensevelirent sous les décombres des maisons quarante-cinq mille quatre-vingt-seize personnes, dont la plus grande partie périt à Damegan, capitale de la province. La Syrie, la Perse, le Korrassan, l'Arabie-heureuse, & presque toutes les contrées de l'empire Sarasin furent affligées du même fléau. Le mont-Pelé, près de Laodicée, s'éroula dans la mer; & sa chute fit périr la plûpart des habitans de cette ville. A Bagdad, le palais impérial fut ébranlé visiblement. A Antioche, quinze cents maisons, & plus de quatre-vingt-dix tours qui défendoient les murailles de la ville, furent renversées, ce qui, joint aux bruits extraordinaires qu'on entendit sous les ruines, remplit les habitans d'une si grande terreur, qu'ils se fauverent dans les campagnes voisines. A la Mecque, les sources se desséchèrent à un tel point, que l'eau s'y vendit cent drachmes la bouteille. Une riviere qui étoit environ à deux lieues du mont Pelé, disparut sans que depuis on en ait pu retrouver aucune trace. Dans le Khairvan, la Cyrénaïque des anciens, la terre s'ouvrit & engloutit une foule de peuple. Dans l'Yémen, un grand champ labouré fut transporté de dessus une colline à un autre endroit assez éloigné, sans qu'il y manquât

un seul pouce de terre. Dans la même province, un oiseau inconnu, plus gros qu'un corbeau, s'étant perché sur un arbre à la vue de tout un peuple, prononça distinctement ces paroles : « Servez Dieu, » Dieu, Dieu ; » ce qu'il répéta quarante fois de suite, & puis s'envola ; étant revenu bientôt après, il répéta encore quarante fois les mêmes paroles. La vérité de ce fait fut attestée par cinq cents personnes qui l'avoient vu & entendu, & qui furent menées devant le Calife pour l'en assurer. Dans le Khuzistan, un oiseau vint se poser sur la bière d'un homme que l'on portoit en terre, & cria plusieurs fois, dans la langue du pays : « Dieu Tout- » Puissant ! fais miséricorde à ce mort & » à tous ceux qui assistent à son convoi. » L'eau du Tigre parut pendant trois jours aussi jaune que de l'or fondu, & ensuite elle devint rouge comme du sang, & demeura de cette couleur pendant plus d'une semaine. A Sovidia, bourgade d'Egypte, il tomba une grêle de pierres, dont chacune pesoit dix livres Arabiques ; & la qualité de ces pierres n'étoit pas moins surprenante que leur poids. Un Arabe en ayant pris une pour faire du feu dans sa tente, il en sortit une flamme si violente, qu'elle consuma en un instant & sa tente, & tout ce qu'elle renfermoit de combusti-

ble. On assure que l'on conserva long-tems de ces pierres au Caire, & à Beths en Géorgie. Enfin, deux personnes ayant été frappées de la foudre en même tems, elles demeurèrent noires tout le reste de leur vie, sans avoir reçu aucun autre dommage.

[ 860. ]

Le monarque Sarafin ayant ouï-dire qu'il y avoit à Basrah une épée fameuse, envoie ordre au gouverneur de cette ville de l'acheter à quelque prix que ce soit. Comme elle étoit déjà vendue, pour l'avoir, le Calife donna dix mille pièces d'or. Un jour, la tenant entre ses mains, il dit à Fatah, son visir : « Je voudrois bien » trouver parmi mes esclaves Turcs un » vaillant homme, à qui je pusse confier » cette épée pour la conservation de ma » personne. » En ce moment, Bager, général des Turcs au service du Calife, entroit dans l'appartement de ce prince. » Seigneur, voici Bager, lui répondit » Fatah, le plus brave de tous vos Turcs, » & le seul digne de recevoir un présent » si glorieux. » Le monarque la lui donne avec de gros apointemens ; mais cet infâme favori ne la tira du fourreau que pour en tuer son souverain, son bienfaiteur.

Motavakkel étoit barbare & fantasque jusques dans ses plaisirs. Quand il régaloit ses amis, il faisoit lâcher un lion au milieu de la chambre, ce qui jettoit l'alarme dans le cœur des convives. D'autres fois, il faisoit couler des serpens sous la table, & casser des pots pleins de scorpions au milieu de la salle où il mangeoit, sans qu'il fût permis à personne de se lever de table, ou de changer de place; &, lorsque quelqu'un de ceux qu'il honoroit de sa familiarité avoit été mordu ou piqué de ses animaux, il le faisoit guérir par une excellente thériaque que son médecin tenoit toujours prête à cet effet. Il étoit inexorable envers les personnes de distinction qui avoient encouru sa disgrâce. Il les faisoit jetter dans un fourneau de fer, armé de pointes intérieurement; & l'on faisoit chauffer cet instrument du plus affreux des supplices, plus ou moins, selon la grandeur de la faute; & quand quelqu'une de ces infortunées victimes lui crioit: « Ah! Seigneur, ayez pitié de moi! » — Non, non, répondoit-il, la pitié est une bassesse d'ame.»

❧ [861.] ❧

L'inhumaine sévérité de Motavakkel, & ses cruels caprices lui avoient, depuis long-tems, aliéné tous les cœurs; & tous les

les grands de la cour cherchoient à se défaire d'un prince qui se jouoit ainsi de leur vie. Il mit le comble à ce ressentiment, par la maniere injuste dont il traita Vafif, ce capitaine Turc, auquel il devoit surtout son élévation. Sans aucune raison, sans pallier sa conduite d'aucun prétexte, il le dépouilla de quelques domaines qu'il possédoit dans l'Irac-Persienne, pour les donner à Fatah, son confident & son ministre. Vafif ne put dévorer cette injustice. Bager, & tous les officiers Turcs que le Calife avoit traités avec mépris, l'exciterent à la vengeance. Ces hommes, alors tout-puissans dans l'empire, complotterent la perte du souverain. La conjuration étoit formée; il ne lui manquoit plus qu'un chef pour lequel on pût agir. Motavakkel le leur fit bientôt trouver en la personne de Montaser son fils.

Ce jeune prince étoit, comme les autres Musulmans, le jouet des brutales fantaisies de son pere. Il lui donnoit souvent des noms injurieux. Quelquefois il le faisoit boire avec excès, pour le rendre méprisable; & quand le vin avoit troublé la raison de l'héritier de l'empire, il le soufflettoit d'une maniere cruelle. Souvent aussi il lui faisoit endurer des supplices plus rigoureux; pour des choses qui avoient à peine l'apparence d'un crime.

Les mécontens s'abouchèrent avec lui; Leurs raisons spécieuses triomphèrent sur le cœur d'un fils en qui la haine paternelle avoit étouffé toute tendresse. Ils allumèrent tellement sa fureur, qu'il résolut avec eux d'arracher le jour à celui qui lui avoit donné la vie. Mais, la veille du jour où le complot devoit éclater, un esclave vint en donner quelques indices à Fatah. Ce ministre en instruisit son maître. Motavakkel, plein de colere, fait appeler son fils, le charge de reproches, & le menace de tout son ressentiment. Montaser tâche en vain de dissiper les soupçons; ses excuses ne servent qu'à le faire paroître plus coupable. En présence de toute la cour, le Calife le maltraite; & le prince ne sort du palais que pour aller trouver les partisans de la conjuration. On choisit le soir même pour poignarder le monarque.

Motavakkel faisoit alors la débauché avec quelques courtisans, du nombre desquels étoit Fatah. Au milieu de la nuit, Bager, suivi de Vafif, & d'un grand nombre d'autres principaux officiers Turcs, entre dans la salle du festin l'épée à la main, tandis que Montaser amusoit les gardes qui pouvoient défendre le Calife. Un des convives, appercevant cette troupe, & ne soupçonnant rien, dit en riant : « Oh!

» oh ! ce n'est plus la journée des lions,  
 » des serpens, ni des scorpions, c'est celle  
 » des épées. » Le monarque, à ce mot  
 d'épée, s'écria : « Que veux-tu dire ? »  
 &, se retournant, il se sent arrêter par  
 Bager. Les courtisans fuient : Fatah seul  
 & le bouffon du prince restent dans la salle.  
 Fatah, voyant qu'on terrassoit son maître,  
 s'écrie : « Que faites-vous ? c'est le com-  
 » mandant des fidèles ! » — Tiens-toi  
 » tranquille, ennemi, » lui répond Bager ;  
 & aussi-tôt un de ses soldats frappe le  
 Calife, & lui abbat le derriere des épau-  
 les. Motavakkel fait des efforts ; il se re-  
 lève, se met en défense contre l'assassin,  
 & lui dit : « Arrête, Dieu te coupe la main ! »  
 Fatah se dispose à seconder le monarque : &  
 criant de toute sa force : « Au meutre ! Au  
 » meutre ! ». O Motavakkel, je ne veux  
 » pas vous survivre, » il faist une épée.  
 Mais les conjurés lui donnent la mort, &  
 vont ensuite massacrer le Calife, qui vouloit  
 en vain repousser les meurtriers. Le bouffon  
 s'étoit caché à la vue de ce carnage : quand  
 il vit que son maître étoit mort, il se mon-  
 tra en criant : « O Motavakkel, je suis char-  
 » mé de vous survivre ! » Cette faillie lui va-  
 lut la vie ; les conjurés l'épargnerent, en lui  
 demandant le secret pour prix de ce bien-  
 fait. Ensuite ils allerent trouver Montaser.  
 qu'ils proclamerent Calife.



Les historiens observent que le palais où Motavakkel fut tué, est l'endroit même ou Khofrou-Parviz, roi de Perse, de la race des Saffanides, avoit été massacré par le commandement de Shirûyech, son fils. Ce Calife avoit quarante ans lorsqu'il finit si tristement ses jours. Il étoit affable, généreux, indulgent envers le peuple ; mais les grands avoient en lui l'ennemi le plus implacable. Il suivit l'exemple de ses prédécesseurs, en protégeant les sciences : les bienfaits qu'il prodiguoit aux artistes, en attiroient une foule à sa cour. Mais il ne falloit pas abuser de sa confiance, ni de ses graces : car alors les plus grands talens n'étoient pas capables de toucher sa miséricorde. L'inscription de son sceau portoit : « En Dieu est ma confiance. »





## MONTASER-BILLAH.

[861.]

**A**USSI-TÔT après la mort de son pere, Montaser assemble les grands de l'empire; & , par son ordre, on fait la lecture d'une déclaration qui contenoit en substance, qu'il n'avoit aucune part au meurtre du Calife, & qu'on devoit l'imputer à Fatah, son favori, qu'il avoit fait massacrer sur l'heure, pour punir un crime aussi détestable. On parut se contenter de cet aveu; & Montaser-Billah fut proclamé commandant des Fidèles.

Quelques jours après son avènement à la couronne, le monarque, visitant un de ses palais, fut frappé de la beauté d'une tapisserie sur laquelle on voyoit un homme à cheval, dont la tête étoit couronnée d'un diadème. Une inscription persane indiquoit le nom & l'histoire de ce personnage. Montaser fit appeller son interprète. En vain cet homme voulut se dispenser de l'expliquer: il fallut obéir. « Seigneur, dit-il, » cette tapisserie, qui vient des rois de » Perse que vos prédécesseurs ont vaincus; » représente l'un de ces monarques. L'inf-

» cription que vous voyez, signifie : je suis  
» Shirûyech, fils de Khofrou-Parviz, qui  
» ai tué mon pere, & n'ai régné que six  
» mois. » A ces mots, Montafér changea  
de couleur; cette rencontre lui parut de  
mauvais augure, & presqu'une prédiction  
que son règne ne passeroit pas ce terme.  
Toute la nation, les grands & le peuple,  
avoient la même opinion.

Un Arabe, qui habitoit sur une colline,  
dans le voisinage de la Mecque, tenoit  
chez lui des assemblées de débauche, dans  
lesquelles les personnes des deux sexes se  
mêloient indifféremment, contre les loix  
du Musulmanisme. On le dénonce au juge.  
On l'arrête. Le Cadi lui reproche cette  
impudence sacrilège, qui, dans le ter-  
ritoire de la Caaba, l'avoit porté à ces  
horribles abominations. Il veut instruire  
son procès; mais, comme aucun des com-  
plices n'étoit connu, l'affaire devient em-  
barrassante. Enfin, il imagine un expédient  
qu'il croit infallible pour convaincre l'ac-  
cusé. Par son ordre, on observe si toutes  
les montures publiques, qui partoient tou-  
jours d'un certain endroit pour aller à la  
montagne où le coupable demuroit, pren-  
nent d'elles-mêmes le chemin de sa mai-  
son. Quoique le logis de cet homme fût  
difficile à trouver, tous les ânes, dont on  
se sert principalement dans cette contrée,

s'y rendirent sans conducteur. Séduit par cette induction, le Cadi croit le crime avéré. Il appelle les bourreaux, & condamne le criminel à périr sous les coups de fouets. Mais l'Arabe, qui ne manquoit pas d'esprit, s'avise d'une ruse plaisante pour éviter la mort. Il demande une dernière audience : on la lui accorde ; & , se jettant aux pieds du juge : « Seigneur, lui » dit-il, quand vous m'aurez fait écorcher » avec vos fouets, vous n'aurez puni qu'un » coupable ; mais vous couvrirez toute la » nation d'un opprobre éternel. Car on dira » par-tout que , quand le témoignage des » hommes nous manque, nous avons recour » cours à celui des ânes. » Cette saillie fut si bien reçue, que toute l'assemblée, d'une voix unanime, opina qu'il fût renvoyé absous.

[ 862. ]

Bager, Vafif, & les autres officiers Turcs qui avoient trempé dans l'affassinat de Motavakkel, tiennent conseil entre eux ; & , pour se dérober au juste châtiement que méritoit leur attentat, ils obligent le nouveau Calife d'exclure ses frères Motaz & Moaviad de la succession au Califat, persuadés que ces princes vengeroient la mort de leur pere, si jamais ils montoient sur le trône. Mais les frères du

monarque, ayant appris la violence dont ils étoient menacés, renoncèrent de bon gré, entre les mains de Montaser, à leurs droits, prétextant qu'ils aimoient mieux mener une vie privée, que de soutenir le fardeau d'un si vaste empire, pour lequel ils se sentoient trop foibles.

A peine le monarque eut-il notifié cette renonciation, que, durant la nuit, Motavakkel, son pere, lui apparut en songe, & lui tint ce discours: « Fils ingrat! tu » as massacré l'auteur de tes jours; tu as » plongé un perfide poignard dans le sein » de ton roi, tu m'as arraché mon sceptre; mais tu ne jouiras pas long-tems » du fruit de ton crime: bientôt le ciel » vengera ma mort, & tu recevras dans » les abîmes de la colere du Tout-Puissant, le digne salaire de ton forfait. » Cette vision, triste chimère d'une imagination frappée, & que les remords avoient fait naître, réveille tout-à-coup le prince. Une terreur secrete saisit son ame. Il fond en larmes; il fait retentir le palais de ses sanglots. Les courtisans accourent pour le consoler. Tous lui conseillent de mépriser ces phantômes de la nuit, & de bannir durant le jour les noires idées qui pouvoient les produire. Ils lui offrent les plaisirs & le vin comme de puissans préservatifs; Montaser les croit; mais en vain il

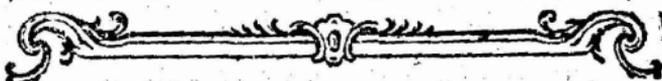
veut trouver dans les bras de la mollesse un calme qui le fuit : une sombre mélancolie le dévore ; & la fièvre, qui la fuit bientôt, le consume en peu de jours, à l'âge de vingt-cinq ans, six mois après la mort de son pere. Quelques momens avant qu'il expirât, son médecin voulut lui donner l'espérance d'une prompte guérison : « Non, non, répondit-il, cessez » de me tromper ; j'ai vu durant mon » sommeil un personnage dont la prédiction s'accomplira. » Ce personnage étoit son pere, dont le spectre sembloit perpétuellement le poursuivre.

Montaser étoit d'une taille médiocre ; il avoit de grands yeux noirs, le nez aquilin, le port majestueux, la barbe fournie. Naturellement brave, prudent & juste, il eût honoré le trône, si, pour y monter, il n'eût pas commis le plus grand de tous les crimes. Il avoit du goût pour la poésie ; & ses vers furent admirés dans un siècle où les lettres Sarafines, protégées par les souverains, étoient parvenues à leur dernier période. Il aimoit un peu trop l'argent ; mais cette passion, si capable d'étouffer les vertus bienfaisantes, n'altéra point en lui sa générosité. Il en donna des preuves dès les premiers jours de son règne. Un officier, qu'il avoit chargé d'aller régler les affaires de l'E-

gypte, s'étoit parfaitement bien acquitté de cette commission difficile. A son retour, le Calife l'ayant prié de lui raconter ses aventures : « Seigneur, lui dit-il, » je suis revenu de cette province victime » de l'amour. Une esclave, semblable à » ces vierges sacrées qui seront dans le » ciel le partage des élus, a plongé mon » ame dans la plus profonde tristesse. Je » voulus l'acheter; mais ses charmes di- » vins, sa voix céleste furent mis à un prix » si haut, que, n'ayant point assez d'ar- » gent pour les payer, je fus contraint d'a- » bandonner ce trésor à quelque mortel » plus fortuné. Hélas! si vous conceviez » les tourmens que j'endure depuis cet inf- » tant funeste! l'amour me dévore. Je ne » vis plus. » Le monarque l'écouta sans rien dire; & voulant récompenser ses services & son zèle, il donna secrettement ordre au gouverneur d'Egypte d'acheter cette esclave à quelque prix que ce fût, & de l'envoyer promptement à son fé- rail. Dès qu'elle fut arrivée, on la conduisit au prince, qui, deux ou trois jours après, invita l'officier, dans le dessein de le railler sur ses folles amours. A peine fut-il en présence du Calife, qu'il entendit la voix de celle qu'il aimoit dans une chambre voisine; ce qui le troubla, & le mit comme hors de lui-même. Montaser

lui demanda la cause de son émotion, & s'il connoissoit la voix de la personne qui chantoit? L'officier lui avoua naturellement qu'il la prenoit pour celle de l'esclave dont il lui avoit parlé. « L'aimez-vous encore? --- Seigneur, je dois respecter votre goût: ma passion est plus vive que jamais; mais je dois l'étouffer pour ne point allarmer la vôtre. --- Mon ami, je le jure par le grand prophète, cette belle esclave n'a été achetée que pour vous seul; &, depuis qu'elle est arrivée dans mon palais, je n'ai jetté qu'un seul regard sur elle. Prenez-la, c'est le prix que je dois à votre obéissance. » En finissant ces mots, il commanda qu'on la remît entre les mains de l'officier, parée de tous les bijoux qu'il lui avoit donnés, pour relever la grandeur d'un tel présent. L'inscription du sceau de Montaser portoit: « Celui qui s'efforce de bannir la crainte, s'y livre. » Cette devise marquoit bien l'état de son ame,





## MOSTAIN-BILLAH.

— [ 862. ] —

A peine Montaser eut-il rendu l'esprit, que la faction des Turcs, maîtresse alors de l'empire, s'assembla sous la conduite de Boga, de son fils, de Vafif, de Bager, & de tous ceux qui avoient trempé dans l'assassinat de Motavakkel, & proclama Calife Ahmed-Abul-Abbas, fils de Mahomet, & petit-fils de Motasem, qui fut surnommé Mostain-Billah. Le trône appartenoit à Motaz, frere du Calife défunt, suivant la disposition de leur pere. Mais la renonciation que la crainte lui avoit arrachée dépoisoit contre son droit. Cependant, lorsque Mostain se montra au peuple, revêtu de ses habits impériaux, pour notifier son élévation, cinquante cavaliers & mille fantassins parurent tout-à-coup l'épée à la main, & se mirent à crier : « Vive Motaz ! » Mais les Turcs dissiperent cette troupe séditieuse, & leur autorité soutint & affermit la puissance du souverain qu'ils avoient choisi.

— [ 863. ] —

Mostain nomme Atamesh, capitaine

Turc, grand-visir, & se repose sur ce ministre des soins du gouvernement. Atamash, ébloui par sa fortune, veut affermir ses collègues à ses caprices. Tous les officiers Turcs, choqués de ses manières hautaines, conjurent la perte de cet insolent favori. La milice Turque, excitée par Vafif & Boga ses chefs, que le visir avoit exclus du ministère, se révolte. Atamash se montre pour appaiser la sédition; on le massacre: on se jette sur son palais, on en brise les portes, on en pille les richesses immenses. Le peuple s'unit aux soldats; le désordre est général. On renverse, on détruit les édifices, on brûle un des ponts du Tigre, on sacage les maisons des plus riches citoyens, sans sçavoir pourquoi, jusqu'à ce que, fatigués de butin & de carnage, les mutins s'arrêtent d'eux-mêmes pour déplorer les tristes suites de leur aveugle fureur.

[ 865. ]

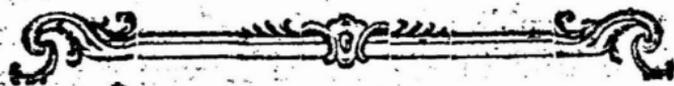
Les Turcs se divisent en deux factions redoutables. Bager, ayant eu quelque différend avec Vafif, s'adresse au monarque pour en avoir justice. Mais ce prince, loin de l'entendre, favorise ouvertement son rival. Bager, irrité de cette préférence, assemble ses amis, dans le dessein d'affassiner Vafif, & de déposer Mostain, La conjura-

tion est découverte au moment de son exécution. Bager est arrêté dans le palais impérial. A la nouvelle de cette détention, tous les Turcs, partisans de ce capitaine, prennent les armes, sous prétexte de délivrer leur chef. Dans cette extrémité fâcheuse, le Calife assemble son conseil. Pour intimider les rebelles, Vafif & Boga sont d'avis de faire périr Bager.

L'imprudent monarque embrasse ce sentiment, suggéré par des ennemis. On ne répond aux séditeux qu'en leur jettant la tête de celui qu'ils prétendoient défendre. Mais, loin de ramener le calme, cette exécution met le comble à leur fureur. Ils pillent la ville, & menacent de mettre le feu au palais, si dans l'instant on ne leur livre Vafif & Boga. Le Calife, craignant pour ses jours, balançoit. Il étoit sur le point de sacrifier ces deux favoris, lorsque, pour se soustraire au malheur qui les menaçoit, ils l'enleverent, & le conduisirent secrètement à Bagdad. Instruits de l'évasion de Mostain, les inutiles se repentent de leurs excès; & pour réparer leur révolte, ils envoient au monarque des députés, afin de l'engager à revenir parmi eux. Une réponse outrageante rallume leur colere. Ils reprennent les armes, déposent Mostain, & proclament en sa place Motaz, frere de Mon-

tafer, qu'ils tirent de la prison où l'avoit jetté Mostain. Ce prince se voit à peine sur le trône, qu'il ordonne le siège de Bagdad. Le Calife dépossédé se défend avec courage; mais, trahi par le gouverneur de la place, il consent d'abdiquer le Califat, si l'on veut lui conserver la vie. On souscrit à cette condition; & Motaz est reconnu dans tout l'empire souverain commandant des Fidèles. Il traita d'abord son rival avec quelques égards; mais bientôt, par un ordre secret, un de ses ministres lui fit trancher la tête, qui lui fut envoyée comme un agréable présent. Lorsque Motaz la reçut, ce prince jouoit aux échecs, & ne voulut la regarder qu'après avoir fini sa partie. Alors il la contempla avec un plaisir barbare, puis ordonna qu'on l'ensevelît avec honneur. Mostain avoit régné près de quatre ans. Prince foible, timide, sans caractère, né pour être gouverné, l'aveugle confiance qu'il donnoit à ceux qui l'approchoient, fut la cause de ses disgraces.





## MOTAZ-BILLAH.

[ 866. ]

**S**UR quelques soupçons, le nouveau souverain fait emprisonner Moaviad, son frere, qu'il avoit déclaré son successeur, & dont tout le crimé étoit d'avoir dans l'empire un parti assez puissant pour causer en sa faveur quelque révolution. A peine cet infortuné prince fut-il renfermé, que le bruit courut que le Calife l'avoit fait exposer nud & lié au milieu de la neige, pour lui ôter la vie. Il est vrai que la mort de Moaviad étoit l'ouvrage du monarque; mais cette exécution s'étoit faite avec tant d'adresse, qu'on l'eût prise pour un accident naturel. Les milices Turques, toujours prêtes à la révolte, affectant de plaindre le triste sort de cette victime immolée à l'ambition, menacent de prendre les armes, & accusent hautement le Calife du meurtre de son frere. Motaz, pour les appaiser, expose le corps du prince à la vue des juges, des docteurs de la loi, des grands & des officiers Turcs; & tous le déclarent innocent de ce crime. Afin de les calmer davantage,

vantage , le Calife leur confere les premiers emplois de l'empire, quoiqu'en montant sur le trône il eût formé le beau projet d'anéantir ces troupes féditieuses qui faisoient la loi à leurs maîtres.

✿ [ 867. ] ✿

Les bienfaits du Calife n'avoient point étouffé la discorde. Plus il combloit de graces ces foldats audacieux, plus ils devenoient entreprenans. On avoit retardé leur paye de quelques mois ; aussi-tôt ils s'affembloient tumultuairement , & demandent à grands cris le falaire de leurs travaux. Vafif, leur général, qui converfoit alors avec le monarque , court à ces mutins, & leur reproche leur rebellion. Mais, loin de les ramener à leur devoir, les plus coupables se précipitent sur cet homme qui tant de fois les avoit conduits aux combats , & lui donnent la mort.

✿ [ 868. ] ✿

Boga le Turc, que l'on appelloit l'Ancien, pour le distinguer d'un autre officier de même nom, qui étoit plus jeune, mécontent du Calife, quitte brusquement la cour. A peine fut-il parti, que les gardes de Motaz pillerent la maison de ce général. A cette nouvelle, Boga furieux marche vers Samarra, où résidoit le monar-

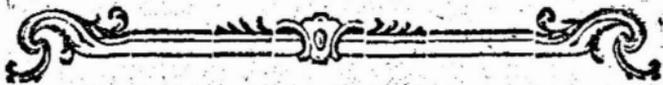
que, sous prétexte de châtier les séditieux, mais en effet pour se venger du Calife. Motaz ordonne aux soldats qui lui étoient fidèles d'aller à la rencontre d'un sujet perfide, qui en vouloit à ses jours. Les deux partis se rencontrent. On s'attaque, on se bat avec fureur; la fortune chancelle long-tems, & se déclare enfin pour le despote. Boga est fait prisonnier, & sa tête est envoyée à Motaz. Ce prince, persistant dans le dessein secret d'affoiblir les Turcs, fait encore périr Boga le Jeune, & une foule d'officiers qui paroissoient avoir trempé dans la rébellion de leur chef.

[ 869. ]

Les Turcs, s'apercevant que le Calife vouloit les détruire, prennent la résolution de le prévenir. Ils choisissent pour chef Saleh, fils de Vafif qu'ils avoient massacré, & dont ils regrettoient la perte; ils courent au palais du visir, le mettent au pillage, & viennent en foule investir Motaz, en lui demandant insolemment leur paye. Ce prince n'avoit rien dans ses trésors. Il s'adresse à Cabihah, sa mere, qui, sous le règne de Motavakkel, son époux, avoit amassé des richesses immenses. Il en fut cruellement refusé: les séditieux, qui avoient demandé cinquante mille piéces

d'or, voyant que le Calife ne se dispo-  
 soit point à les satisfaire, n'écoutent  
 plus que leur brutale fureur. Ils enfoncent  
 le palais, saisissent l'infortuné monarque,  
 l'exposent, après l'avoir cruellement battu,  
 aux ardeurs brûlantes du soleil, & l'obli-  
 gent, par ce traitement indigne, à signer  
 lui-même sa déposition en faveur de Ma-  
 homet-Abu-Abdallah, fils du Calife Va-  
 thek, qui prit ensuite le nom de Mohtadi.  
 Ils ne se bornerent pas à ces excès barba-  
 res. Après l'avoir dépouillé de la souve-  
 raine puissance, ils empêchèrent que, pen-  
 dant trois jours entiers, on ne lui don-  
 nât aucune nourriture; ils le précipitèrent  
 dans un noir cachot, dont l'air empoi-  
 sonné le fit mourir, & l'enterrent au-  
 près de Montasér à Samarra. Motaz pas-  
 soit pour le plus bel homme de l'empire;  
 mais il n'avoit sur ses sujets que ce foible  
 avantage. Prince voluptueux, l'amour des  
 plaisirs lui fit plus d'une fois oublier ce  
 qu'il devoit à son rang & aux affaires.





## MOHTADI-BILLAH.

[ 869. ]

**M**OH TADI-BILLAH étoit digne du trône. Il aimoit la justice ; il la rendoit lui-même tous les jours à ses sujets. Le premier acte qu'il fit de son autorité , fut de réformer les mœurs. Il examina la conduite des juges & tous les comptes publics ; & il prit deux jours de la semaine, le lundi & le jeudi, pour écouter les plaintes, & pour redresser les griefs. Il défendit l'usage du vin & des jeux, si expressément interdits par le prophète, dont il étoit le vicaire ; & , pour donner lui-même l'exemple de l'austérité Musulmane, il bannit de sa cour tous les musiciens, tous les baladins, tous les bouffons, les lions, les chiens, & tous ces vains objets de luxe dans lesquels les rois font souvent consister leur grandeur, & pour lesquels ses prédécesseurs avoient épuisé les finances. Enfin, pour mériter de plus en plus la reconnoissance de la patrie, il supprima la moitié des tributs sous lesquels les peuples gémissent depuis tant d'années. Heureux l'empire de Mahomet,

si un prince si capable d'en conduire les rênes, eût siégé plus long-tems sur la chaire de ce législateur !

Après la mort tragique de Motaz , on accorda la vie à Cabihah , sa mere , à condition qu'elle découvroit ses trésors, & qu'elle les remettroit au nouveau souverain. Saleh , fils de Vafif , qui avoit été l'amant de cette princesse , mais qui depuis les disgraces de sa maison l'avoit abandonnée , alla lui-même la contraindre de déceler les précieux objets de son avarice. On trouva en argent monnoyé un million & trois cents mille dinars , un boisseau d'émeraudes , un autre de perles , & un demi-boisseau de rubis , couleur de feu. A l'aspect de ces prodigieuses richesses , Saleh se rappella le refus inhumain qu'elle avoit fait à son fils , & s'écria :  
 » Que Dieu maudisse cette femme qui  
 » porte le nom de laide (\*), quoiqu'elle  
 » soit très-belle ; car , quoiqu'elle pos-  
 » sédât tant de biens , elle a mieux  
 » aimé laisser déposer & massacrer son  
 » fils , que de donner cinquante mille di-  
 » nars qui pouvoient contenter la milice

---

(\*) Cabihah signifie laide. Motavakkel donnoit ce nom à cette épouse bien aimée , pour plaindre.

Turque ! » A ces justes reproches, Cabihah répondit : « Que Dieu maudisse le » fils de Vafif ! il a rompu mon voile ; il » a joui de moi ; il a tué mon fils ; il m'a » chassée de mon pays , & m'a quittée en- » fin pour courir après une femme publi- » que. »

[ 870. ]

Mohtadi choisit pour visir ce même Saleh qui l'avoit placé sur le trône. Cette élection irrite la jalousie de Musa , fils de Boga , qui étoit alors à la tête des troupes. Ce capitaine se croyoit plus digne des faveurs du Calife qu'un homme qu'il avoit toujours regardé comme un rival. Sous prétexte de venger la mort de Motaz , il s'avance , à la tête de ses soldats , jusqu'à Samarra. Saleh , à cette nouvelle , trop foible pour résister , prend la fuite ; mais Musa le découvre , & lui donne la mort. Puis il fait porter sa tête par toutes les rues de la ville , en criant : » Voici la tête d'un traître qui a trempé » ses mains dans le sang de son prince. » Le Calife , outré de cette insolence , se dispose aussi-tôt à la réprimer. Sa sévérité aigrit les mutins. Bankial & Musa , leurs généraux , se liguent pour perdre un prince qui osoit employer la rigueur à leur égard.

La conspiration se découvre. Bankial, qui devoit y jouer le principal rôle, est arrêté. Toute la milice Turque s'assemble à l'instant en tumulte, investit le palais impérial, & demande à grands cris l'élargissement de son capitaine. Mohtadi, loin d'être intimidé par ces clameurs séditieuses, fait décapiter dans le moment le rebelle qui en étoit l'objet, & jette sa tête au milieu de cette soldatesque imprudente. Les Turcs, au comble de la fureur, veulent enfoncer les portes du palais; la nombreuse garde du souverain le défend avec courage. Le combat est terrible; & de part & d'autre, quatre mille hommes demeurent sur la place. Enfin les Turcs, retournant à la charge au nombre de dix mille, triomphent & poursuivent le Calife dans une maison voisine, où les plus barbares lui crachent au visage, & le chargent de coups pour le contraindre d'abdiquer la couronne; mais, plus ferme que son prédécesseur, il brave leur rage inhumaine, & refuse constamment de se prêter à sa déposition. Il avoit reçu deux blessures dans le combat. Il n'avoit plus qu'un souffle de vie. Un des parens de Bankial, qui depuis long-tems lui seroit les parties naturelles pour le forcer de se rendre à leur injuste demande, lui

arracha le jour d'un coup de poignard ; &, pour qu'il ne manquât rien à cet acte de férocité, il avala un trait de son sang. Ce prince n'avoit que trente-huit ans lorsqu'il termina si tristement sa carrière. Sobre, dévôt, grand justicier, doux, donnant lui-même l'exemple des vertus dont il prêchoit la pratique, il eût sans doute rappelé l'âge d'or du Musulmanisme, s'il eût paru dans un siècle plus heureux. L'inscription de son sceau étoit pour lui une règle de conduite. « C'est s'égarer que de » violer la justice. »



P.C. Monumentos de la Alhambra y Generalife  
CONSEJO DE CULTURA





## MOTAMED-BILLAH.

[870.]

**A** PRÈS avoir immolé leur souverain à leur coupable fureur, les rebelles éleverent sur le trône, Motamed, fils de Motavakkel, qui, malgré sa haute naissance, vivoit dans une tranquille obscurité. Ce prince n'avoit pour tout mérite que ce discernement qui fait connoître les hommes, qualité souvent préférable, dans ceux qui gouvernent, à ces vertus trop éclatantes qui les portent à concentrer, pour ainsi dire, en eux seuls tous les détails de l'administration publique. Motamed-Billah sentoit ce qui lui manquoit pour bien régir ses vastes états par lui-même. Il partagea l'autorité suprême avec Monassa, son frere, qui, sous le titre de visir, devint en effet le véritable Calife : Motamed ne s'en réserva que le nom & l'éclat extérieur.

[871.]

Mohammed-Abulcassém, surnommé Mahadi, douzieme & dernier Iman, ou chef souverain de la maison d'Ali, naît à

Samarra. Motamed l'apprend , & veut lui ôter la vie. Mais la mere du jeune prince l'enferme dans une grotte , & le soustrait à la barbarie du Calife.

Comme les Perfes & une grande partie des Musulmans ont eu pour cet Iman & pour ses prédécesseurs une vénération profonde , & que d'ailleurs leur histoire offre des traits curieux , le lecteur nous permettra d'en tracer ici une légère esquisse.

Ali, Hassan & Hossein , suffisamment connus par ce que l'on en a déjà dit dans cet ouvrage, sont mis à la tête de ces souverains spirituels que l'on regardoit comme les seuls légitimes successeurs de Mahomet. Leurs sectateurs faisoient consister le principal point de leur religion dans la soumission que l'on devoit avoir pour tout ce qui sortoit de leur bouche ; plusieurs mêmes regardoient toutes les pratiques Musulmanes , telles que les cinq prieres par jour , l'aumône , le pèlerinage , comme des allégories de l'obéissance qui leur étoit dûe.

Après le triste sort d'Hossein à la journée de Kerbela , Ali , son fils aîné , fut déclaré Iman , sous le titre de Zinalabedin , c'est-à-dire l'ornement des serviteurs de Dieu , par les partisans de sa maison. Son équité sa douceur le faisoient ado-

rer de tous les Musulmans. Un de ses oncles voulut lui disputer sa dignité. Ali se contenta de lui répondre : « Mon oncle, » craignez le seigneur, & cessez de vous » rendre blâmable en soutenant un droit » injuste. » Cette rare modération fut sans effet ; & l'oncle, persistant dans son opiniâtreté, voulut que la pierre noire de la Caaba décidât la querelle. Cette pierre noire qui est attachée à l'une des murailles du temple de la Mecque, est singulièrement respectée de tous les disciples du prophète, qui lui attribuent des qualités merveilleuses. Aussi tous ceux qui vont visiter la Mecque, ont-ils soin de la baiser plusieurs fois durant leur pèlerinage, afin d'obtenir le pardon de leurs péchés, & de mériter les grandes indulgences qui y sont attachées. Les deux rivaux allèrent donc se prosterner devant la pierre ; & lorsque le fils d'Hossein eut fait sa prière, elle prononça, dit-on, ces mots qui affirmoient son droit : « Ali, Hassan, Hossein & Ali, fils d'Hossein, premier, second, troisième & quatrième Iman. » Ce miracle fit cesser la contestation.

Ali mourut dans un âge avancé, laissant une postérité nombreuse. Mohammed I, son fils aîné, que son vaste sçavoir fit surnommer Baker, hérita de sa dignité & de ses vertus. On rapporte de lui une déci-

sion remarquable. On lui demandoit son  
 sentiment sur le décret de Dieu & sur la  
 liberté de l'homme : « Le décret de Dieu,  
 » répondit-il, ne nous contraint pas ; mais  
 » il ne nous permet pas aussi toutes cho-  
 » ses. Dieu veut quelque chose en nous  
 » & quelque chose de nous. Ce qu'il veut  
 » en nous est caché ; & ce qu'il veut de  
 » nous, nous est révélé dans sa parole.  
 » Mais notre aveuglement est tel, que nous  
 » disputons sans cesse sur ce qu'il veut en  
 » nous, tandis que nous négligeons ce qu'il  
 » demande de nous. O mon Dieu ! si je  
 » vous obéis, la gloire vous en est due ;  
 » & si je ne vous obéis pas, il est juste  
 » de me punir ; car aucun mortel ne peut  
 » ni s'attribuer le bien qu'il fait, ni s'ex-  
 » cuser du mal qu'il commet. »

Mohammed eut pour successeur Giasar  
 le Juste, son fils aîné, prince d'une telle  
 autorité pour sa doctrine, que l'on tenoit  
 pour authentique ce qu'il disoit aux Mu-  
 sulmans : « Interrogez-moi souvent, disoit-  
 » il, tandis que je suis avec vous, car il ne  
 » viendra personne après moi qui puisse  
 » vous instruire comme moi. » On lui de-  
 mandoit un jour s'il n'y avoit point eu d'au-  
 tre Adam en ce monde, avant celui dont  
 parle Moyse. « Il y en a eu trois, répon-  
 » dit-il, & il y en aura encore dix-sept  
 » dans autant de grandes révolutions d'an-

» nées. — Mais, quand ce monde finira,  
 » Dieu créera-t-il d'autres hommes ? —  
 » Voulez-vous que le royaume de Dieu  
 » demeure vuide & sa puissance oisive ?  
 » N'est-il pas créateur de toute éternité ? »  
 Une autre fois, on lisoit en sa présence un  
 verset de l'Alcoran où il est dit que  
 Dieu a acheté nos ames & nos biens au  
 prix du paradis ; il s'écria : « O vous tous  
 » qui êtes fidèles ! puisque le prix de vo-  
 » tre achat est le paradis, gardez-vous  
 » bien de vous vendre pour toute autre  
 » chose. » Cet Iman avoit sept fils. Ismaël,  
 l'aîné, fut déclaré pour son successeur ;  
 mais, étant mort avant son pere, Giasar  
 choisit Moussa, le second de ses enfans.  
 Toutefois, malgré cette espece de procla-  
 mation, les enfans d'Ismaël eurent une  
 foule de sectateurs qui prétendoient, avec  
 quelque raison, que l'Imamat leur appar-  
 tenoit. Cette faction s'étendit avec le tems,  
 jusqu'à ce que, dégénérant en rébellion  
 manifeste, elle forma une dynastie ou  
 principauté, sous le nom d'Ismaéliens,  
 dont Hassan-Sabah fut le fondateur en  
 Asie. Les Califes Fatimites d'Egypte, dont  
 il sera bientôt parlé, furent aussi regardés  
 par les Musulmans orthodoxes, comme  
 descendans de cet Ismaël ; & c'est pour  
 cette raison qu'on leur donne comme

aux premiers, le nom d'Ismaéliens d'Afrique.

Après la mort de Giafar, Moussa remplit sa place, & choisit Médine pour le lieu de sa résidence. Mais la jalousie d'Harroun-Al-Rashid ne l'y laissa pas long-tems. Ce Calife, craignant qu'il ne donnât quelques prétextes aux factieux d'Arabie, le fit arrêter, & le mit entre les mains de quelques officiers fidèles, qui devoient le représenter, sous peine de la vie. Peu content de cette précaution, il le fit bientôt après empoisonner par son visir. Dans toutes ces disgrâces, Moussa se montra digne de son rang & de sa naissance; & la douceur qu'il témoigna toujours à ses plus cruels ennemis, & la patience avec laquelle il supporta leurs traitemens barbares, lui méritèrent le surnom de Dëbonnaire & de Courageux.

Ali-Riza, son fils & son successeur, fut plus heureux. Le Calife Al-Mamoun, comme on l'a vu, le déclara héritier présomptif de l'empire. Mais il mourut peu de tems après ce choix honorable; le monarque lui fit faire de magnifiques funérailles, & son tombeau fut regardé comme le lieu le plus saint de la Perse. On y alloit en pèlerinage; & ce pieux voyage étoit estimé comme équivalent à quatre-vingt carava-

nes faites à la Mecque par dévotion, au-delà de celle dont l'obligation est prescrite par la loi.

Mohammed II fut Iman après son pere Ali, & fut aussi chéri d'Al-Mamoun, que l'avoit été ce prince. Le despote lui donna sa fille en mariage, mais il ne jouit pas long-tems de cette faveur. La mort l'enleva à l'âge de vingt-cinq ans; & les regrets de tous ses sectateurs furent le plus bel ornement des superbes obsèques que lui fit son beau-pere.

Il eut pour successeur Ali, surnommé l'Innocent, qui, pour ne donner aucun soupçon au Calife Motavakkel prévenu contre les Alides, s'appliqua uniquement à la priere & à l'étude.

Hassan, son fils, fut moins paisible. Ses vertus guerrières donnerent une vive jalousie à Motamed, qui le fit empoisonner à l'âge de vingt-huit ans. Il ne laissoit qu'un fils, appelé Mohammed-Abul-Cassem, & surnommé Mahadi ou directeur des Fidèles par excellence. Les Musulmans superstitieux, & particulièrement les Perses, rapportent de lui mille choses merveilleuses. Il naquit, disent-ils, le nombril coupé; & sur sa main droite étoit écrit: » La vérité s'est manifestée, & son éclat » a dissipé les ténèbres du mensonge. » Il reçut, avec le premier soupir, la sagesse

la plus profonde, & le don de prophétie. Persecuté dès sa naissance, sa mere se réfugia dans une sombre caverne, où il demeura jusqu'à la fin de sa vie qui fut assez longue. Il ne se laissa voir qu'à un très-petit nombre de croyans; il ne se communiquoit aux autres que par le moyen d'un messager, après la mort duquel il disparut. Mais il doit revenir à la fin du monde, & se joindre à Jesus-Christ pour combattre l'Antéchrist, & ne faire du Christianisme & du Musulmanisme qu'une même religion. Alors il portera par-tout la lumiere; il manifestera aux nations tous les mysteres de l'écriture, & il remplira l'univers de justice & de sainteté. Ces pieuses extravagances sont aussi propres que les faits mêmes, à peindre le génie d'un peuple dont on veut écrire l'histoire; & les passer sous silence, est, dans un historien, une omission digne de blâme.

[ 874. ]

Sous le règne précédent, un imposteur, appelé Ali, qui se disoit faussement de la famille du prophète, s'étoit mis à la tête d'une troupe de brigands, rassemblés des pays que nous nommons Zanguebar; &, sous le titre de prince des Zinges, il s'étoit rendu maître des places fortes de l'Irac & de l'Arabie. La fortune qui sui-  
voit

voit ses drapeaux, & la barbarie dont il ufoit dans ses victoires, rendirent en peu de tems sa puissance formidable. Déjà même il menaçoit les Califes jusques dans leur capitale. Monaffec, qui règnoit sous le nom de son frere, crut qu'il étoit tems enfin d'agir contre ce rebelle. Mais Ali, dont l'armée montoit à plus de quatre-vingt mille hommes, craignoit peu ses efforts. Vingt-deux batailles consécutives furent pour ses guerriers vingt-deux triomphes, qui lui ouvrirent les portes de Basra, & d'une infinité d'autres villes aussi importantes, & qui forcerent le Calife à conclure une espece de trêve.

[876.]

Jacob, fils de Léit, qui, de chaudronnier & de chef de voleurs, étoit devenu un conquérant redoutable, avoit enlevé le Khoraffan sur les enfans du célèbre Thaher, le premier qui fonda sa puissance sur les débris du Califat; & cette principauté, qui subsistoit depuis cinquante-six ans, avoit fait place à celle des Soffarides. Jacob, encouragé par le succès, voulut pousser plus loin ses victoires. Adoré des soldats qui marchaient sous ses drapeaux, il ne croyoit rien d'impossible à leur bravoure. Il n'envifage rien moins que la conquête de Bagdad. Il marche

*An. Arabes.*

G g



contre cette capitale ; mais cette fois la victoire l'abandonne. Les troupes de Motamed dissipent ses nombreux bataillons, & le contraignent de chercher presque seul un asile dans le sein des états qu'il avoit usurpés. Crôyant rappeler la fortune, il rassemble de nouveaux guerriers, & s'avance une seconde fois contre la métropole de l'empire Sarasin. Il alloit en former le siège, lorsqu'une violente colique lui arrache le jour, & fait évanouir ses ambitieux projets.

— [ 877. ] —

On comptoit déjà dans l'empire deux puissances indépendantes du Calife ; l'une, dans l'Irac, avoit pour chef & pour fondateur Ali, dont les rapides succès affermissent l'autorité ; l'autre, dans le Khorassan, reconnoissoit pour prince Amrou, frere de Jacob & son successeur. Il s'en forme une troisième en Egypte, sous la conduite d'Ahmed, fils de Tolun.

— [ 878. ] —

La sage politique de Monaffec rétablit la puissance du Califat ébranlée par tant de révoltes, & la milice Turque, cette soldatesque audacieuse, qui dépofoit à son gré ou proclamoit les souverains, est circonscrite dans les bornes d'une juste

obéissance. Pour récompenser tant de services, Motamed déclare son frere, & Motadhed son neveu, héritiers présomptifs de la couronne, au défaut de Giafar, son propre fils.

[ 882. ]

Depuis quatorze ans, Ali luttoit contre toutes les forces de l'empire. Monaffec entreprend enfin de détruire un ennemi dont la vaste ambition menaçoit de tout envahir. Accompagné de Motadhed, son fils, & de Giafar, fils du Calife; il marche avec plus de deux cents mille hommes contre les remparts de Mabiya, dont le rebelle avoit fait sa capitale, & qui le reconnoissoit pour fondateur. Trois fois cette ville fut emportée l'épée à la main, & livrée à toutes les horreurs de la guerre. Trois fois Ali fut vaincu; toutes ses troupes, qui montoient à plus de trois cents mille guerriers, furent massacrées ou dispersées; & lui-même devint bientôt le prisonnier d'un prince dont il avoit voulu briser le sceptre. Sa tête fut portée au haut d'une lance dans la plupart des contrées dont il avoit si long-tems troublé la paix, & exposée ensuite sur l'une des principales portes de Bagdad.

[ 883. ]

Ahmed, fils de Tolun, qui s'étoit rendu souverain de l'Egypte, & qui avoit fait maudire le Calife dans les prieres publiques, meurt dans ses états, avec la gloire d'avoir été le prince le plus libéral & le plus magnifique de son siècle. Ses revenus montoient à plus de trois cents millions de dinars ; mais il faisoit un noble usage de ces immenses richesses. Tous les mois, il distribuoit en aumônes trois cents mille piéces d'or ; il en donnoit mille aux ecclésiastiques dont les mœurs étoient irréprochables ; & , durant son règne, il envoya à Bagdad deux millions deux cents mille dinars, pour être distribués aux pauvres, aux infirmes, & à tous ceux qui se distinguoient dans les sciences. Cependant il laissa dans ses coffres dix millions pesans d'or ; somme prodigieuse, si l'on confidere les dépenses surprenantes qu'il avoit faites pendant sa vie. Il dépensoit par mois trois cents mille dinars pour sa cuisine ; il avoit sept mille esclaves, autant de chevaux ; huit mille mulets, & autant de chameaux, & trois cents chevaux de bataille : tout cela lui appartenoit en particulier, & n'avoit rien de commun avec ce qui regardoit le public.

Il laissa trente-trois enfans mâles, dont l'aîné, nommé Kamaraviah, fut son successeur. Avant de rendre l'ame, il leva les mains & les yeux vers le ciel, & s'écria : « O mon Dieu ! pardonnez à votre » serviteur, qui est chargé d'un poids de » péchés qui surpasse ses conceptions, & » jetez sur lui, dans ce dernier moment, » un regard de miséricorde. »

[ 885. ]

Abu-Maascar, que nous appellons Albumafar, le prince des astronomes de son siècle, termine à Bagdad sa carrière sçavante, à l'âge de plus de cent ans. Al-Mamoun, pour éprouver son sçavoir, fit cacher un de ses courtisans dans une chambre, & le fit asseoir sur un mortier d'or, posé dans un bassin plein de sang ; puis il lui demanda où cet homme pouvoit être ? Albumafar, ayant fait ses observations astronomiques, répondit. « Seigneur, je le » vois placé sur une montagne d'or, au » milieu d'une mer de sang. » Une dame de la cour, ayant perdu son cachet, vint consulter ce docteur célèbre, qui, l'ayant regardée, lui dit que le sceau de Dieu avoit pris le sien ; & il arriva qu'après l'avoir long-tems cherché, elle le trouva dans son Alcoran ; que les Musulmans appellent le sceau de Dieu. Dans un de ses

traités astronomiques, ce sçavant soutient que le monde a été créé lorsque les sept planettes se trouvoient placées au premier point du signe du bélier, & qu'il finira lorsque ces mêmes planettes se rencontreront ensemble au dernier point du signe des poissons, en leur exaltation, ou tête du dragon. Il expose aussi, dans ce même ouvrage, les époques des empires & des religions, avec le terme de leur durée. Suivant son systême, la religion Chrétienne, par exemple, ne devoit durer qu'un millier & demi d'années lunaires, c'est-à-dire mille cinq cents ans. Si l'on compte du premier moment de l'institution du Christianisme, il est clair que cette prédiction est fautive; mais, si l'on date de l'instant où l'auteur l'a faite, à voir nos mœurs, à voir l'esprit d'incrédulité qui règne parmi nous, n'auroit-on pas lieu de craindre qu'elle ne se vérifiât bientôt, si son divin fondateur n'avoit assuré qu'elle seroit immortelle comme lui-même?

[ 890. ]

Une nouvelle secte sort tout-à-coup des ténèbres, où, durant près de cent ans, elle s'étoit fortifiée; & s'empare de la Chaldée, de l'Arabie, de la Syrie, & de la Mésopotamie, qu'elle remplit de car-

nage, n'épargnant aucun Musulman, dont elle se déclaroit l'implacable ennemie. Elle avoit pour auteur un homme d'une naissance ignoble, appelé Carmata, dont elle prit le nom. Cet imposteur, voulant marcher sur les traces du faux prophète, & fonder, comme ce législateur, un puissant empire, affectoit de mener une vie austère; &, faisant l'inspiré, il publia que Dieu lui avoit ordonné de faire cinquante prières par jour. Il eut même l'impudence d'ajouter que le Christ lui avoit apparu sous une forme humaine, & lui avoit dit: » O mon bien aimé! tu es l'invitation, » tu es la démonstration: tu es le charme; tu es la bête; tu es Jean, fils de Zacharie; tu es le Saint-Esprit. » Il prescrivit une nouvelle espèce de jeûne; il permit l'usage du vin, & condamna plusieurs pratiques prescrites dans l'Alcoran; enfin, pour mieux se conformer au fondateur du Musulmanisme, il exigea de ses profélites l'obéissance la plus prompte & la plus aveugle. Malgré l'absurdité de ses dogmes, il se fit une foule de disciples, parmi lesquels il choisit douze apôtres, qu'il chargea de gouverner les nouveaux fidèles, & de propager sa doctrine. Enfin, pour satisfaire l'ambition qui l'avoit rendu prophète, il prit le titre de prince,